



Hommage au lyrisme de Paul Dukas

La grande pitié de qui veut dire les raisons précises d'un sentiment emportant l'adhésion de tout l'être, c'est qu'il lui est impossible d'en exprimer l'essentiel. Quand le père Franck prétendait que toute analyse se réduit à l'une des propositions simplistes « j'aime » ou « je n'aime pas », comme il avait raison de ne point chercher à formuler des raisons !

Or il en va de l'admiration comme de l'amour. On la subit avec le fléchissement irrésistible que vous impose la vague alors que, déferlante, elle submerge tout ce qui voudrait lui faire obstacle.

Pourtant je ne croirais pas affirmer avec assez de force mon admiration pour l'œuvre de Dukas si je disais uniquement l'aimer. Ce que j'ai toujours éprouvé en l'entendant, c'est l'impression d'entrer dans le mystère d'une forêt multiséculaire, lourde de légende et de magie, mais au cœur de laquelle, en dépit de l'extraordinaire hauteur des arbres et malgré l'abondance des fourrés, les ombres se voient constamment refoulées sous la poussée de la lumière et volatilisées dans un éblouissement de midi. *Symphonie* en ut majeur, *Ariane*, *La Péri*, peut-on seulement vous aimer quand on a senti s'ouvrir soudainement devant vous les intimes canaux de notre sensibilité et les larges voies de notre esprit ? Ce que l'amour enferme toujours de personnel se trouve alors dépassé. Le soulèvement de notre être vers une communion digne de son désir l'élève au-dessus de lui-même. C'est là cette onde généreuse, invincible et conquérante que j'ai ressentie plus impérieuse à chaque nouveau contact avec l'œuvre de Paul Dukas, et c'est cet irrésistible mouvement que je nomme mon admiration.

Je me souviens d'une audition intégrale du premier acte d'*Ariane et Barbe-Bleue* donnée voilà près de dix ans par la Société des Concerts du Conservatoire. L'orchestre dirigé par Philippe Gaubert venait d'achever l'exécution de fragments importants du *Crépuscule des Dieux*. Au creux de mes oreilles résonnaient encore les motifs héroïques du chef-d'œuvre wagnérien, et l'émotion qu'une fois après tant d'autres j'en recevais n'était pas près de s'apaiser. Cependant loin de nuire à la musique d'*Ariane*, celle du maître de Bayreuth me permit de mesurer mieux que jamais auparavant la richesse du génie de Dukas. La musique d'*Ariane* me subjuga à la manière d'un prolongement, plus lumineuse encore que celle du *Crépuscule*. Dès les premières mesures le déroulement de la fresque sonore me fut émerveillement. Les thèmes, ne procédant aucunement de la stricte méthode wagnérienne, m'en parurent au contraire indépendants. La couleur de l'orchestre, de par sa vibration continue jetant ses éclats de gemmes et d'eaux féériques, m'était une ardente et saine brûlure. Dans le chant des cinq filles d'Orlamonde s'unissaient les grâces de la cantilène grégorienne et la souplesse de la polyphonie palestrinienne. Sur le plein fleuve des sons m'apparut une image, celle de l'esprit devenu musique. Densité spirituelle, puissance symphonique portée sans cesse par un jaillissement intérieur qu'on eût dit une inépuisable vague de fond, tel fut le sentiment qui m'étreignit à l'égal d'une bienheureuse servitude, sans que le moindre désir me prit d'en définir les raisons.

Ce jour-là, je ne doutai plus de la pensée qu'achevait de m'imposer mon sentiment. Et cette pensée, c'est que le chef-d'œuvre d'*Ariane et Barbe-Bleue* s'affirme comme le chef-d'œuvre de la musique dramatique française. Le souci de ne point établir de comparaisons entre les maîtres n'est que sagesse. Pourtant combien plus autonome, combien plus libéré d'influences étrangères que l'admirable *Pelléas*, ce drame d'*Ariane et Barbe-Bleue*!

Et sans vouloir tenter aucune analyse de ce chef-d'œuvre, non plus que des ouvrages de Dukas, comment ne pas discerner spontanément que, longuement méditée, puissamment conçue, souverainement exprimée, la musique du maître plonge, si j'ose ainsi dire, ses racines dans le fleuve perpétué de la tradition ? Parmi les pages si émouvantes qu'il consacre ici même à celui dont il fut l'intime, Robert Brussel cite ces lignes singulièrement précieuses d'un article du compositeur sur Mozart et Rameau paru en 1901 dans la *Revue Hebdomadaire* :

« C'est Beethoven qui le premier et instinctivement découvrit ce grand secret, que la forme n'est pas un cadre vide à remplir avec plus ou moins d'ingéniosité, mais qu'elle est engendrée par l'idée musicale même. »

Paroles qui confirment avec une clarté décisive ce que m'inspire toujours la musique de Paul Dukas, ainsi d'ailleurs que les œuvres des grands maîtres dans tous les ordres de la création. La constante plénitude de la musique de l'auteur d'*Ariane* n'obéit à aucun esthétisme prémédité de la forme. En elle c'est l'esprit, c'est la substance qui crée la forme. Et cette substance, et cet esprit s'affirment d'autant plus vigoureux qu'ils puisent leurs éléments parmi les apports d'une longue tradition autant que dans le mystère du génie personnel de l'auteur. Ainsi peut-on dire que la création est toujours collaboration — avec le passé comme avec l'avenir — par la somme des biens acquis autant que par la contemplation de l'idéal montant sur le lendemain immédiat pareil à l'étoile sur l'horizon tout proche.

Comment, conscient de cette réalité, un esprit créateur de la puissance de Dukas se serait-il attardé aux débiles considérations des petites écoles que nous aurons vues fleurir à plaisir au lendemain de la guerre ? Comment n'eût-il pas plaisanté ces esthétismes artificiels destinés à ne durer guère plus que les roses anémiées dans l'atmosphère énervée des salons ?

Nulle science technique n'était capable de porter l'orchestre à une plus haute perfection que celle de Dukas. Mais ce qui reste, au sommet comme au cœur de son œuvre, et ce qui, à notre avis, lui assurera sa pérennité, c'est la pure flamme lyrique qui ne cesse de s'en élever, de l'illuminer et d'étendre son rayonnement sur l'âme de tous ceux qui, musiciens authentiques, possèdent dans leur fond sensible le pouvoir providentiel des communions esthétiques et spirituelles.

Sans ce frémissement intérieur, hors de cet enveloppement mystérieux qui se communique d'un trait direct et que la seule raison demeure impuissante à définir, sans ce jaillissement qui, étant son, parole, ligne ou couleur, est avant tout lumière, sans lyrisme en un mot il n'est point d'art profond, durable et vrai. Nul mieux que Paul Dukas, qui professait l'horreur des doctrinaires et des magisters, ne nous légua jamais cet enseignement dans une œuvre plus scrupuleuse, plus magistrale, où le verbe se fait chair avec magnificence.

EDOUARD SCHNEIDER.